

Séminaire 2005-2006 – *Autour du féminin.*

09 novembre 2005 – *AU-DELÀ DU PHALLUS.*

En liminaire, l'on se souviendra du jeune Freud, déjà intéressé à la question de la femme, puisque, du fait de sa présence assidue au cours de philosophie de Brentano, on lui propose de traduire, en 1879-1880, à vingt-trois ans, le dernier volume de l'œuvre de John-Stuart Mill (1806-1873), *The Enfranchisement of women* (*l'Emancipation des femmes*), le traducteur officiel venant de mourir...

Mais Freud, à la différence de Mill, n'idéaliserait pas la femme, il passe la majorité de son temps de réflexion à constater, chez celle-ci, toute une série de « faiblesses ».

Deux ans plus tard, c'est l'arrivée en scène de sa fiancée Martha Bernays, à qui il confie que : « C'est véritablement une idée mort-née que de vouloir lancer les femmes dans la lutte pour la vie, à la manière des hommes. » « Peut-être, poursuit-il, une éducation nouvelle arrivera-t-elle à supprimer tous les tendres attributs de la femme, son besoin de protection qui ne l'empêche pas de vaincre. Peut-être parviendra-t-elle, comme les hommes à gagner sa vie. Il est également possible qu'en pareil cas, on ait tort de déplorer la disparition de la plus délicieuse chose que le monde ait à nous offrir : notre idéal de féminité. Je crois que toutes réformes législatives et éducatives échoueraient [...] mais sa situation demeurera ce qu'elle a toujours été : celle d'une créature adorée dans sa jeunesse, d'une femme aimée dans sa maturité. »¹

Ceci n'empêchera pas Freud, non sans mal, non sans la résistance des préjugés des analystes mâles, de tout faire pour imposer les femmes analystes dans son cercle viennois, la doctoresse Hilferding, dès 1900, mais aussi, et bien sûr, Helen Deutsch, puis, plus tard sa fille Anna, la princesse Marie Bonaparte, mais surtout sa « chère Lou », Lou Andreas Salomé en 1912.

Lors du décès de sa « chère Lou », en 1937, il lui consacra une émouvante nécrologie en ces termes :

« Les vingt-cinq dernières années de cette femme extraordinaire ont été consacrées à la psychanalyse, qu'elle a pratiquée et à laquelle elle a apporté une contribution scientifique pleine de valeur. Je n'exagère pas lorsque je dis que nous avons tous considéré comme un honneur qu'elle vînt prendre place dans les rangs de nos collaborateurs et de nos compagnons de lutte et que nous avons également considéré cette démarche comme une nouvelle garantie de la véracité de la théorie analytique (...) Quiconque l'approchait était très fortement

¹ Sigmund Freud, *Lettre du 5 novembre 1883*, in Jones, *La vie et l'œuvre de Freud*, (1953), Puf, 1970, pp.194-195.

impressionné par la sincérité et l'harmonie de son être, et s'apercevait avec stupéfaction que toutes les faiblesses féminines, et peut-être la plupart des faiblesses humaines, lui étaient étrangères ou qu'elle les avait surmontées au cours de sa vie[...] »²

Existe-t-il un *au-delà du phallus*, un au-delà, traduisons, de la fonction phallique ? Selon Lacan, ce n'est pas le cas pour les hommes dans leur généralité, ni dans leur nombre, c'est-à-dire, pour ce qu'il en est de la position tenue du côté « homme ». Y-a-t-il un espoir du côté de la position tenue par la gent féminine ? Oui, répond Lacan, mais pas pour toutes. A quoi s'ajoute que quelques hommes, parfois, peuvent rejoindre celles-ci, celles qui supplémentent le rapport à l'autre, d'une jouissance Autre, en adoptant, en faisant le choix, dit-il aussi dans ses termes, le choix de cette position du *pas-tout*.

Lacan le dit ainsi, à sa manière : « Le populaire - moi, j'en connais, ils ne sont pas forcément ici, mais j'en connais pas mal - le populaire appelle la femme *la bourgeoise*. C'est ça que ça veut dire. C'est lui qui l'est, à la botte, pas elle. Le phallus, son homme comme elle dit, depuis Rabelais on sait que ça ne lui est pas indifférent. Seulement, toute la question est là, elle a divers modes de l'aborder, ce phallus, et de se le garder. Ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus. »³

Elle y est à plein,...mais il y a quelque chose en plus. Ce quelque chose en plus, ce quelque chose de supplémentaire, nous y désignerons, ici, cette année, ce qui fait signe du gîte du féminin.

Est-ce que le féminin, ce serait alors quelque chose à repérer, par exemple, du côté de la mère, pour une femme ? Eh bien pas du tout. La mère, pour une femme, dans la tentative de rapport sexuel - un rapport sexuel, c'est toujours une tentative, ...qui rate bien entendu, c'est même pour cela qu'on recommence, comme si l'on n'avait pas compris, pas admis ce ratage de l'objet qui est visé... -, la mère, c'est ce pour quoi elle est « prise » par son ou sa partenaire, avec des guillemets pour marquer ici l'équivoque signifiante que tout le monde entend bien.

Du côté femme : « [...] c'est bien le discours analytique, de mettre en jeu ceci, que la femme ne sera jamais prise que *quoad matrem*. La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère. »⁴

² Michèle Moreau-Ricaud, *Malaise dans la culture : la place des femmes. Freud traducteur de L'Emancipation des femmes de Mill*, (1994), Ghent, Psychoanalytische Perspective, 39, 2000. Et les articles de l'auteur consacré à ce sujet, parus dans *Topique*, n°67 de 1998 et n°82 de 2003.

³ J.Lacan, *Encore*, 20 février 1973, Seuil, 1975, p.69.

⁴ J.L., *Id.*, 9 janvier 1973, p.36.

Car telle n'est pas sa jouissance spécifique de femme que de jouir d'être prise, phalliquement, en tant que la mère, puisqu'elle n'est pas-toute de ce côté-là, ce côté phallique partagé avec l'homme : « [...] c'est une suppléance de ce pas-toute sur quoi repose la jouissance de la femme. A cette jouissance qu'elle n'est pas-toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce *a* que sera son enfant. »⁵

En effet, une mère, vue de l'enfance, vue d'un regard d'enfant, qu'est-ce ? Sinon, la Chose qui a des formes, une chose qui en impose par ses formes, en quelque sorte comme autant d'objets petits *a* toujours susceptibles de vous sauter, comme ça, au visage. Serait-ce pour cela que le goût, le choix de Lacan, l'homme, se portait toujours sur des femmes longilignes, quasiment plates, sans hanches, le contraire des vénus callipyges ? Quelque chose comme une femme réduite au signifiant « femme ». L'anti-pôle de l'image d'une mère en chair. Doit-on y voir, une défense de l'homme-Lacan... ?

Du côté homme : « [...] l'homme n'est qu'un signifiant parce que là où il entre en jeu comme signifiant, il n'y entre que *quoad castrationem* c'est-à-dire en tant qu'il a rapport avec la jouissance phallique. »⁶

L'un est dans la jouissance phallique, quasi-exclusivement, l'autre pas, ou plus exactement pas seulement, ...sauf dans le cas du bouchon, dans le cas où l'enfant va risquer de venir faire bouchon, rabattre pour elle la jouissance, en tant que mère, laquelle en lui trouve son phallus. Il y a ici un réel risque d'exclusion de la question « femme », c'est-à-dire en somme du féminin, pour cette femme réduite, bien que jouissante, à cette mère pourvue d'un enfant-phallus. Comblée, comme l'on dit, ...d'un trou que l'on vient de boucher... ! Car la question d'être femme et la question d'être mère sont deux questions qui ne se rencontrent pas ou très peu ; elles s'excluent plutôt l'une l'autre.

« Il y a un trou, et ce trou s'appelle l'Autre. Du moins est-ce ainsi que j'ai cru pouvoir le dénommer, l'Autre en tant que lieu où la parole, d'être déposée – vous ferez attention aux résonances – fonde la vérité, et avec elle le pacte qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel, en tant qu'il serait pensé, pensé pensable autrement dit, et que le discours ne serait pas réduit à ne partir – si vous vous souvenez du titre d'un de mes séminaires – que du semblant. »⁷

Si ce trou s'appelle l'Autre, c'est aussi, c'est en plus, parce qu'il est troué, car barré, cet Autre. Ce qui se note, dans l'algèbre lacanienne : A, et donc

⁵ *Id., Ibid.*

⁶ *Id., Ibid.*

⁷ J.Lacan, *Id.*, séance du 8 mai 1973, p.103. Il s'agit du séminaire : *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1970-1971), inédit.

immédiatement se ramène le S(A), puisque c'est par le signifiant que l'humain a rapport au monde, « pense » le monde. L'Autre n'est pas plein, sauf pour y mettre à cette place Dieu, spécialement dans les religions du Livre, dans les religions monothéistes. Mais, même Dieu, ici comme ailleurs, n'a jamais répondu s'il était d'accord !

Qu'est-ce qui nous intéresse spécialement dans toute cette histoire, dans toute cette avancée lacanienne concernant la position de sexe, située par lui dans le langage, dans son rapport à notre question sur le féminin ? Ce qui nous intéresse, c'est la différence des jouissances qu'y introduit Lacan, en fonction de quoi ? De ce que le psychanalyste, Lacan le premier, recueille sur le divan - et non pas ce que nous dit, depuis des siècles, la pensée spéculative, c'est-à-dire la philosophie, et non pas ce que cherche à nous imposer l'étude expérimentale normalisante des comportements sexuels à prétention scientifique, qu'on appelle communément la sexologie.

Lorsque dans l'argument général de ce séminaire de cette année, j'ai emprunté à Lacan cette pensée qu'il énonce ainsi : « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots »⁸, pensée, je le signale au passage, déjà avant moi, reprise à la lettre par René Major dans son texte liminaire à l'édition de *Le désir et le féminin*⁹, de Wladimir Granoff et François Perrier (paru une première fois dans le volume 7 de la revue *La psychanalyse*), c'est parce qu'il ajoute, quelques secondes après cet énoncé : « Il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que, d'être pas toute, elle a, par rapport à ce que je désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire.

Vous remarquerez que j'ai dit *supplémentaire*. Si j'avais dit *complémentaire*, où en serions-nous ! On retomberait dans le tout.

Les femmes s'en tiennent, aucune s'en tient d'être pas toute, à la jouissance dont il s'agit, et, mon Dieu, d'une façon générale, on aurait bien tort de ne pas voir que, contrairement à ce qui se dit, c'est quand même elles qui possèdent les hommes. »¹⁰ Confère, *la bourgeoise et son homme, sweet homme, sweet home*, de tout à l'heure...

S'ajoute à cela la question de l'amour, - la psychanalyse ne parle que de cela, parce qu'il n'y a que cela de sérieux prétend Lacan -, dont l'image ne tient qu'à cette histoire d'objet *a*. Et s'il y a un corps, il y a aussi l'habit. Il y faut même l'habit. Voyez les camps de naturistes, il n'y a rien de moins désirables que ces corps, en masse anonyme, parfaitement dénudés. Ca ne fait aucun effet à

⁸ *Id.*, séance du 20 février 1973, p.68.

⁹ René Major, *Le non-lieu de la femme*, in Wladimir Granoff, François Perrier, *Le désir et le féminin*, Aubier-Montaigne, 1979 – Aubier, 1991.

¹⁰ J.Lacan, *Encore, Id., Ibid.*

personne, et c'est bien fait pour cela, neutraliser tout désir, ...tout en relançant le fantasme inconscient. Aucun effet ? Pas sûr, voir ces enfants, voyeurs sans l'avoir voulu, devenus adultes, ce qu'ils racontent sur les divans – comme en témoigne une abondante littérature psychanalytique -, par la suite, et les conséquences inconscientes pour la naissance et l'épanouissement de leur sexualité...

« Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet *a*.

Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste. L'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique, et dénonce que la substance du prétendu objectal - baratin – est en fait ce qui, dans le désir, est reste, à savoir sa cause, et le soutien de son insatisfaction, voire de son impossibilité.

L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation *d'eux* qui ? - *deux sexes*. »¹¹

Et Lacan de poursuivre dans cette veine : « Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels - qui ne sont que secondaires – fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel*.

C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique - j'ai dit *dit* -, le sexe corporel, le sexe de la femme - j'ai dit *de la femme*, alors que, justement, il n'y a pas *la* femme, la femme n'est *pas toute* – le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps.

Le discours analytique démontre - permettez-moi de le dire sous cette forme – que le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre.

Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe.

Que tout tourne autour de la jouissance phallique, c'est précisément ce dont l'expérience analytique témoigne, et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointée du *pas-tout* à l'endroit de la jouissance phallique.

¹¹ *Id.*, séance du 21 novembre 1972, p.12.

Je vais un peu plus loin - la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirai-je, à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe. »¹²

Vous entendez bien : l'homme, cet être sexué pourvu de l'organe dit phallique, ne jouit...que de cet organe, son phallus. Il jouit comme un handicapé de son phallus. Il est le lieu d'une jouissance exclusivement phallique. Il n'a pas de rapport à l'Autre, au corps de l'Autre, au corps de la femme, au corps de cette femme en l'occurrence, et, pourquoi pas le dire, au corps troué de cet Autre dont le corps présent, - homme ou femme, en position de femme -, qui l'incarne à cet instant fatidique. Il ne jouit pas d'un corps Autre, il jouit de son organe à lui, il jouit phalliquement. Du corps de l'Autre, il en est séparé à jamais, même en cet instant de l'étreinte où tout porterait à croire le contraire. Il faut savoir que ce cas de figure exclue toute possibilité, toute approche, ici, en cet instant, de la question du féminin. Le féminin, c'est ce qui, pour l'homme, à ce moment, est une question éjectée de la situation d'angoisse où cette question le laissait quelques minutes auparavant. La jouissance phallique d'un homme, je dirai, c'est ce qui annule, voire anéantit, forclos même, pourrait-on dire, à cet instant la question du féminin. La jouissance phallique d'un homme, c'est la réponse qui écrase toute question possible du féminin.

Lacan résume parfaitement la situation de la jouissance en tant que sexuelle ainsi : « D'un côté, la jouissance est marquée par ce trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que celle de la jouissance phallique. De l'autre côté, quelque chose peut-il s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance, serait réalisé ? »¹³ Puisque, ajoute-t-il : [...] dans la jouissance des corps, la jouissance sexuelle ait ce privilège d'être spécifiée par une impasse. »¹⁴

On le sait, il n'y a qu'une libido, selon Freud, et selon toute la psychanalyse de Freud à Lacan compris, et elle est masculine. L'homme, cet être pourvu de l'organe dit phallique, y est à plein dans cette libido qui ne débouche, pour lui, que sur une jouissance phallique. L'homme est ainsi l'Un,...mais qui est alors l'Autre ? C'est la femme qui s'y trouve placée, et toute femme en position d'Autre l'est aussi. Mais tout Autre le devient encore s'il accepte ce choix de résider dans le *pas-tout*. Puisque l'Autre est un lieu, avant toute chose, avant toute incarnation localisée. Il y a un lieu de l'Autre. Et là, il s'agit d'un sexe comme Autre, comme Autre absolu. L'Autre est barré, comme l'on sait, A. Mais le sexe dont on parle l'est aussi. Il est une faille. Il est faille. Cette faille le troue. Et, comme le fait remarquer Lacan, armé de la théorie des

¹² *Id., Ibid.*, pp.12-13.

¹³ *Id., ibid.*, p.14.

¹⁴ *Id., ibid.*, p.14.

ensembles, il n'y a rien de plus compact qu'une faille, et, ajoute-t-il, « [...] s'il est bien clair que, l'intersection de tout ce qui s'y ferme étant admise comme existante sur un nombre infini d'ensembles, il en résulte que l'intersection implique un nombre infini. C'est la définition même de la compacité. »¹⁵

Mais une faille, est-ce que ça jouit ? En tout état de cause : « La jouissance, en tant que sexuelle, est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel. »¹⁶ Il n'y a donc pas de rapport sexuel, car l'Autre est un lieu qui ne s'instaure pas comme un espace homogène, montre topologiquement Lacan. Et l'espace de la jouissance sexuelle se démontre être un espace compact, borné, fermé, recouvrable, cependant, par des espaces ouverts, des ensembles comptables un par un. Cet espace devient alors « traitable », parce que fini.

Lacan le dit ainsi : « Qu'est-ce qu'implique en tout cas la finitude démontrable des espaces ouverts capables de recouvrir l'espace borné, fermé à l'occasion, de la jouissance sexuelle ? que lesdits espaces peuvent être pris un par un - et puisqu'il s'agit de l'autre côté, mettons-les au féminin – une par une.

C'est bien cela qui se produit dans l'espace de la jouissance sexuelle. – qui de ce fait s'avère compact. L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. En effet, la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités, bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué, exige cet *une par une*.

Et c'est bien là l'étrange, le fascinant, c'est le cas de le dire - cette exigence de l'Un, comme déjà étrangement le *Parménide* pouvait nous le faire prévoir, c'est de l'Autre qu'elle sort. Là où est l'être, c'est l'exigence de l'infinitude.»¹⁷ Cf. le *primum inter pares* des êtres, l'Être suprême, c'est-à-dire la divinité, Dieu, si vous voulez.

Puis Lacan va illustrer tout de suite cette finitude de cet espace de la jouissance sexuelle, grâce à son recouvrement par des espaces ouverts, laquelle jouissance est devenue, de ce fait, comptable :

« On sait assez combien les analystes se sont amusés autour de Don Juan dont ils ont tout fait, y compris, ce qui est un comble, un homosexuel. Mais centrez-le sur ce que je viens de vous imager, cet espace de la jouissance sexuelle recouvert par des ensembles ouverts, qui constituent une finitude, et que finalement on compte. Ne voyez-vous pas que l'essentiel dans le mythe féminin de Don Juan, c'est qu'il les a une par une ?

Voilà ce qu'est l'autre sexe, le sexe masculin, pour les femmes. En cela, l'image de Don Juan est capitale.

¹⁵ *Id., ibid.*, p.14

¹⁶ *Id., ibid.*, p.14.

¹⁷ *Id., ibid.*, pp.14-15.

Des femmes à partir du moment où il y a les noms, on peut en faire une liste, et les compter. S'il y en a *mille e tre* c'est bien qu'on peut les prendre une par une, ce qui est l'essentiel. Et c'est tout autre chose que l'Un de la fusion universelle. Si la femme n'était pas pas-toute, si dans son corps, elle n'était pas pas-toute comme être sexué, de tout cela rien ne tiendrait. »¹⁸

Alors, là, où en sommes-nous ? A une suite de formules lacaniennes, qui dressent le cadre au sein duquel nous faisons évoluer notre question dite du féminin :

1. « [...] le discours analytique ne se soutient que de l'énoncé qu'il n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel. C'est en cela que tient l'avancée du discours analytique, et c'est de par là qu'il détermine ce qu'il en est réellement du statut de tous les autres discours. »¹⁹

2. « Si nous nous supportons maintenant des inscriptions de ce tableau [N.B. : il s'agit du tableau des « quanteurs de la sexualité »], il se révèle assurément que c'est à la place, opaque, de la jouissance de l'Autre, de cet Autre en tant que pourrait l'être, si elle existait, la femme, qu'est situé cet Être suprême, mythique manifestement chez Aristote, cette sphère immobile d'où procèdent tous les mouvements, quels qu'ils soient, changements, générations, mouvements, translations, augmentations, etc.

C'est en tant que sa jouissance est radicalement Autre que la femme a davantage rapport à Dieu que tout ce qui a pu se dire dans la spéculation antique en suivant la voie de ce qui ne s'articule manifestement que comme le bien de l'homme.

La fin de notre enseignement, pour autant qu'il poursuit ce qui se peut dire et s'énoncer du discours analytique, est de dissocier le *a* et le *A* en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire, et l'autre à ce qui est du symbolique. Que le symbolique soit le support de ce qui a été fait Dieu, c'est hors de doute. Que l'imaginaire se supporte du reflet du semblable au semblable, c'est ce qui est certain. Et pourtant, *a* a pu prêter à confusion avec le *S(A)*, en dessous de quoi il s'inscrit au tableau, et cela, par le biais de la fonction de l'être. C'est ici qu'une scission, un décollement, reste à faire. C'est en ce point que la psychanalyse est autre chose qu'une psychologie. Car la psychologie, c'est une scission inaccomplie. »²⁰

Si nous réalisons la psychanalyse, c'est-à-dire, si nous accomplissons la dé-confusion, je dirai, de *a* d'avec *A*, nous obtenons ce monde sexuel, étrange, asymétrique : d'un côté l'homme, tout homme, causé dans son désir par l'objet *a*, mais handicapé par son organe

¹⁸ *Id., ibid.*, p.15.

¹⁹ *Id., ibid.*, p.14.

²⁰ *Id.*, séance du 13 mars 1973.

phallique, car contraint à ne jouir que phalliquement – ce qui veut dire plaisir d'organe - du corps visé et raté d'un ou d'une Autre, dont il est exclu, ce corps de l'Autre, qu'il ne l'atteigne par ce biais.

De l'autre côté, une femme, prise une par une, par le bout de l'objet *a* qu'elle incarne et au nom duquel elle doit condescendre à se laisser investir, mais *quoad matrem*, en tant que la mère – c'est la raison pour laquelle le « nique ta mère » des banlieues, qui dit une telle vérité a tant fait scandale -, en tant que mère mais jamais en tant que femme. Elle jouit aussi phalliquement, ne l'oublions pas, et généralement même, que phalliquement, dans le jeu phallique avec l'homme ou tout partenaire, homme ou femme, sauf que, pour certaines, pas exclusivement.

Exit le féminin. Car le féminin, ce serait faire un peu de place à un rapport possiblement sexué, s'il existait, dans la différence sexuelle, et non plus exclusivement phallique, c'est-à-dire asexué, c'est-à-dire encore, en d'autres termes, justement, un peu plus de place à sa jouissance que l'on pourrait alors, à juste titre, appeler « féminine », celle qui a rapport à l'Autre, à la jouissance du corps de l'Autre qui l'incarne, jouissance qu'elle éprouve mais dont elle ne peut rien dire, car cette jouissance est hors symbolique... Sa jouissance est dans le Réel. Prise dans le Réel du corps dont elle jouit hors langage, sa jouissance supplémentaire d'au-delà du phallus. Là, seul gît ce que nous dénommons le féminin. Féminin silencieux, muet, indicible mais bien réel, éprouvé comme réel, sauf que ce n'est pas par toutes. Pas-toutes les femmes atteignent au féminin, à la jouissance féminine. Mais pas-tous les hommes, non plus, se cantonnent exclusivement dans la jouissance phallique. Les mystiques, par exemple, mais pas seulement. La mystique...

« C'est quelque chose de sérieux, sur quoi nous renseignent quelques personnes, et le plus souvent des femmes, ou bien des gens doués comme saint Jean de la Croix - parce qu'on est pas forcé quand on est mâle, de se mettre du côté de quelque soit $x \Phi(x)$. On peut aussi se mettre du côté du pas-tout. Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes. Ca arrive. Et qui du même coup s'en trouvent aussi bien. Malgré, je ne dis pas leur phallus, malgré ce qui les encombre à ce titre, ils entrevoient, ils éprouvent l'idée qu'il doit y avoir une jouissance qui soit au-delà. C'est ça qu'on appelle des mystiques. »²¹

Je vous laisse là-dessus ; et je vous remercie.

²¹ *Id.*, séance du 20 février 1973.

